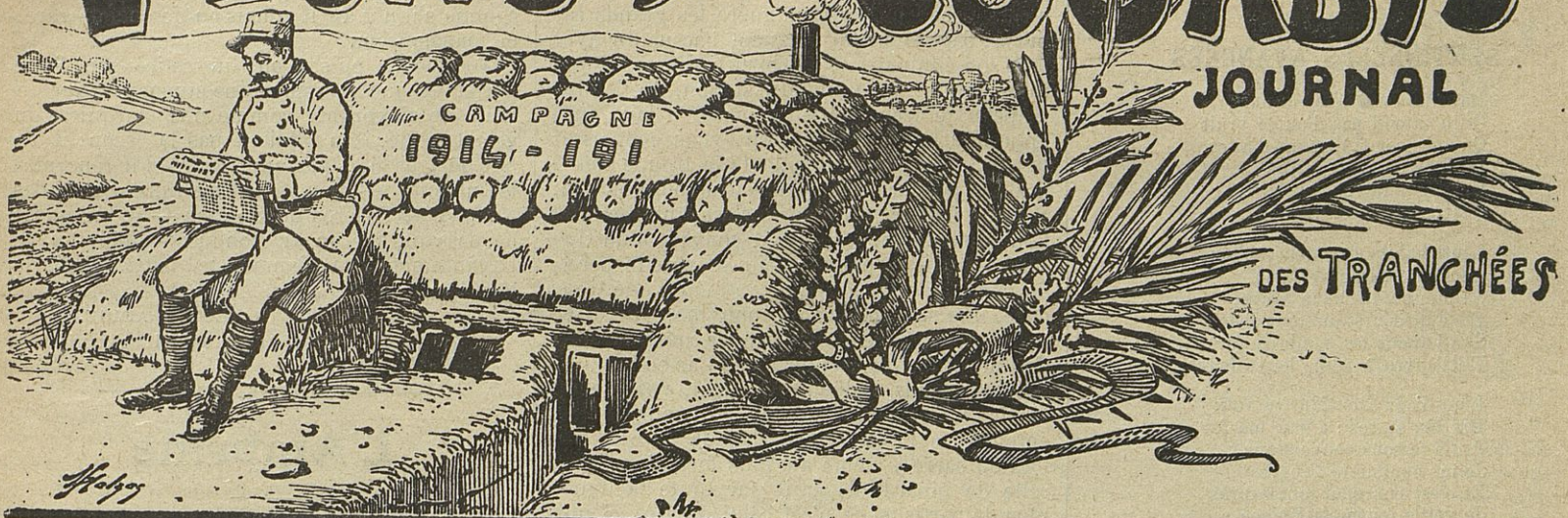


# L'ECHO DES GOURBIS

JOURNAL



N° 22 ⊕ NOVEMBRE 1916

## ABONNEMENTS

France un an. . . . 5 fr.  
Étranger un an. . . 10 fr.

S'adresser à l'Echo des Gourbis  
131<sup>e</sup> Territorial de Campagne  
SECTEUR POSTAL 51

Le Numéro

5<sup>c.</sup>

Directeur Général : PIERRE CALEL.

Directeur Artistique : FRANC MALZAC.

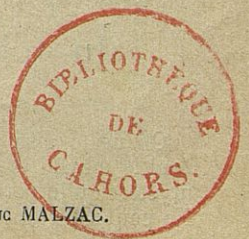
Directeur Administratif : JEAN CAZES.

## LE PARDON



Je ne veux avoir de mépris, que pour les embusqueurs.....;  
Allons! mon fils! tu t'es caché pendant deux ans..... c'est assez.....  
Je te pardonne..... Viens!.....

Dessiné au front par FRANC MALZAC.



## A vos Lyres III

### SENTINELLES AVANCÉES

Dans la forêt c'est la nuit,  
On n'entend pas d'autre bruit  
Qu'un léger frôlement d'ailes.  
La lune dans les taillis  
Eclaire d'un reflet gris  
Quatre pâles sentinelles.

Leurs habits sont poussiéreux,  
Leurs visages caverneux  
S'illuminent sous la fièvre.  
Et le discours que tout bas  
Se tiennent les sombres gars  
Entr'ouvre à peine leurs lèvres.

L'un d'eux étouffant sa voix  
Dit aux autres : « Par ma foi  
Amis faisons connaissance,  
Je me nomme le Progrès  
Et c'est pourquoi tout exprès  
Je veille ici sur la France ».

Le plus jeune des soldats  
Répondit, faisant un pas :  
« Il en est pour moi de même.  
Je suis fille en ce harnois  
Des Beaux-Arts, comme tu vois  
Et je garde ceux qui m'aiment ».

Le troisième, grand et fort,  
Dans ce silence de mort  
Susurra dans leurs oreilles :  
« Des peuples je suis le Droit  
Plus puissant que tous les rois,  
C'est pourquoi, ce soir, je veille ».

Le dernier, maigre et boueux,  
Allongeant un doigt noueux  
Reprit d'une voix hagarde :  
« Je suis, moi, le châtimement ;  
Voilà près de cinquante ans  
Que je monte cette garde ! »

Dans la forêt, c'est la nuit.  
On n'entend plus d'autre bruit  
Qu'un léger frôlement d'ailes.  
Et toujours dans les taillis  
Eclairé d'un reflet gris,  
Veillent quatre sentinelles.

Marcel SCHWEITZER,  
Adjudant,  
Armée d'Orient.

### DANS TES GRANDS YEUX DORÉS...

Dans tes grands yeux dorés — où dorment deux points noirs —  
Passent tous les reflets de ta vie intérieure ;  
Tu souffres : et, soudain, une ombre les effleure...  
Tu ris : un éclair luit dans ces divins miroirs...

Tes yeux chantent ton rêve et tes plus chers espoirs...  
Sous leur charme prenant je vis au gré de l'heure...  
Jamais lèvres n'aura de caresse meilleure...  
Jamais mon cœur d'amant n'aura de plus beaux soirs!

Tes yeux parlent... mes yeux comprennent ta prière...  
Ainsi le crépuscule où meurt un soleil d'or  
Parle à nos cœurs vibrants dans ce bain de lumière...

De ton cœur à tes yeux monte une étrange flamme :  
Un désir vient d'y naître et j'en surprends l'essor...  
Derrière tes grands yeux je sens vivre ton âme!

Édouard FORCADE,  
Interprète 17<sup>e</sup> Division, Armée Britannique.

Extrait de « Aimer! Être aimé! » Un volume en préparation.

## La Chanson du Chef de Gare

On ne le dira plus, mais le bel avantage :  
tout le monde le sait. Puisque la gare est sans  
mystère qu'importe que le poilu soit sans voix?  
Ne peut-on vraiment lui laisser sa chanson au

permissionnaire comme on lui a laissé la pipe?  
Car on n'imagine pas le long ennui des voyages  
en silence. Que chanter à présent? Le poilu,  
n'est-ce pas? ne pratique guère les grands rap-  
pides; les trains qui daignent l'accueillir avec  
tout son équipage — fourbi et barda — lui font  
rarement tort de la moindre station. On l'oblige  
à épeler le trajet gare par gare; il faut qu'il  
apprenne la géographie. Or, vous connaissez  
le rite : à l'arrêt, le loustic de la troupe met le  
nez à la portière et proclame le nom du patelin.  
S'il y a matière à drôlerie, c'est tant mieux et  
l'on en abuse, mais il s'agit souvent d'un lieu  
sans éclat, d'un pauvre poilu de patelin perdu  
au bord de la voie comme au fond d'une tran-  
chée, une station au nom anonyme. Que dire?  
si l'on n'a pas licence de s'égayer comme il sied,  
de l'infortune du chef de gare? Car enfin, l'utili-  
té des bénins malheurs d'autrui, c'est de di-  
vertir le prochain. A peine le chœur avait-il  
entonné : « Il est c... le chef de gare! » que  
l'union sacrée, même au plus fort d'une que-  
relle de pinard, s'opérait sur toute la ligne;  
plus de partis, si ce n'est celui du rire. Seule,  
la locomotive sifflait.

Je sais : les poilus n'y mettaient nulle déli-  
catesse. « Il est c... », proclamaient-ils (et ceci,  
déjà, peut paraître assez désobligeant); mais ne  
s'avisait-ils pas d'attribuer le méfait au plus  
« gourde » de la compagnie? Le chef de gare  
a trouvé qu'on passait la mesure; il eût peut-  
être accepté le tambour-major, il répudie  
l'homme de corvée.

L'honorable fonctionnaire, cependant, semble  
n'avoir point le sens de la gloire et s'il ne l'a  
pas aujourd'hui, c'est à désespérer. Qu'il y  
songe! Tous les trains chantaient sa chanson.  
Il était l'homme du jour. Il avait rejeté dans  
l'ombre la cantinière, la colonelle, la duchesse  
de Montbazou, le curé du Bournaguet et celui  
de Montauban — Monseigneur Dupanloup.  
C'était beaucoup d'honneur pour prix d'une  
chétive disgrâce. Il ne l'a pas compris; il a clos  
le bec au poilu. Cependant lorsque les thyrses  
d'avril se poseront sur les lilas de la gare,  
fermera-t-on la bouche au coucou?

La blanche corporation des meuniers est  
d'humeur plus accommodante. Vous connaissez  
le refrain de marche :

Meunier, meunier tu es c...!



Ce sont, comme on voit, chansons de même  
farine. Le meunier toutefois sourit : poilu, il  
a chanté comme les autres à la station, il con-  
naît le cœur des copains et les gloires de son  
état. Valmy, c'est une victoire qui a des ailes  
de moulin; Perthes, c'est un bel épisode et l'on  
y a vu moudre la mort. Au surplus, la meu-  
nière est jolie avec ses bras ronds et pleins  
comme le grain de froment, ses cheveux pou-  
drés de fin minot et de fleurage. Il faut savoir  
discerner l'hommage dans le brocard :

Meunier, meunier, tu es c...!

C'est possible, merci compagnon : j'aviserai.  
Avec le chef de gare et son galon, le soldat  
ne pouvait avoir cette familiarité de camarade.  
Il se penchait à la portière, regardait le rideau  
de la station se soulever un tantinet, ça lui  
suffisait : « Il l'est », disait-il. Et, n'osant pas  
en informer directement la victime, la constata-  
tion faite — le constat — il chantait la nou-  
velle par-dessus les voies.

Le chef de gare veut contraindre le poilu à  
la discrétion. Le mot c..., qui n'a pourtant pas  
cinq lettres, est devenu un gros mot; nos  
démocraties sont pudibondes. Cependant, si

l'on oblige le soldat à raffiner sur le vocabu-  
laire il ira, comme pour le reste, jusqu'au bout.  
Il se tait aujourd'hui à chaque arrêt; il agit  
comme s'il n'y avait jamais eu de chef de gare,  
et malchanceux.

Toutefois, puisqu'on lui retire son franc  
parler et que l'on juge inconvenant pour le  
poilu de s'exprimer comme une marquise du  
grand siècle, il n'oubliera pas la leçon; il en  
fait déjà profiter ses amis. Lorsqu'il rencontre  
le meunier — il y a cent moulins dessus les  
coteaux et rivières de Somme — il lui glisse  
en passant, sur un air connu : « Méfie-toi de  
l'avancement; ta femme te fait... chef de  
gare! »

LÉON LAFAGE,  
Ancien du 131<sup>e</sup> territorial.

## L'Ambrine

Mon cher Monsieur,

Vous m'avez prié de vous donner des rensei-  
gnements sur l'ambrine du docteur Barthe de  
Sandford. Je m'empresse de vous dire ce que  
j'ai vu, rien de plus, rien de moins, mais il est  
bon que nos soldats du front sachent qu'au-  
jourd'hui il n'est pas de brûlure, si profonde  
qu'elle soit, qui puisse résister au traitement  
du docteur Barthe. Cela leur donnera tout apai-  
sement pour le cas où ils seraient brûlés et ils  
pourront demander à être transportés, pour y  
être traités, à l'hôpital Saint-Nicolas, rue Ernest-  
Renan, à Issy-les-Moulineaux.

Je me suis rendu, à plusieurs reprises, à cet  
hôpital. J'y ai vu un homme dont tout le bas-  
ventre était brûlé, la brûlure remontait jusqu'au-  
dessus du milieu de la poitrine; le ventre avait  
l'air de ces pièces qui sont exposées dans le  
musée Dupuytren, cela était horrible à voir.  
La partie de la poitrine ressemblait à un éta-  
lage de viande crue. Huit jours après j'y suis  
retourné, la peau du ventre était reformée et  
j'ai pu toucher, presser l'abdomen sans que le  
patient ressentit la moindre souffrance, bien que  
la partie de la poitrine fût encore à vif. J'ai  
demandé au blessé s'il souffrait, il m'a répondu  
négativement.

J'en ai vu un autre qui avait été littérale-  
ment scalpé, on voyait le crâne à nu, il ne for-  
mait qu'une masse sanguinolente. Je l'ai vu  
soigner, on le badigeonnait d'ambrine avec un  
pinceau, il ne souffrait pas et paraissait plein  
d'espoir dans la guérison, son moral était excel-  
lent.

J'ai vu un autre soldat brûlé, je vous en  
envoie la photographie, il était dans un état  
absolument lamentable et horrible lorsqu'on l'a  
apporté à l'hôpital. Trente jours après tout  
était refait. Je l'ai vu en traitement. A l'heure  
actuelle il doit être complètement guéri. Tous  
me disent que du jour où l'ambrine leur a été  
appliquée, pour la première fois ils ont cessé  
de souffrir et *ont pu dormir*. Tous sont complè-  
tement remis et j'ai fait constater par mon frère,  
chef de bataillon d'un régiment d'infanterie, la  
guérison d'un de ses sergents. Il l'avait vu à  
Verdun complètement défiguré, brûlé par l'ex-  
plosion d'un dépôt de munitions. Après trente  
jours de traitement il était complètement rétabli,  
sa moustache même avait repoussé. Mon frère  
a pu le constater hier et en a été absolument  
émervillé.

Il faut que nos poilus sachent qu'aujourd'hui  
avec le traitement du docteur Barthe, les brû-  
lures n'ont plus d'importance; il faut qu'ils  
sachent que dès qu'ils seront portés dans une  
ambulance du front, c'est-à-dire le plus vite  
possible, ils cesseront de souffrir et que la gué-  
rison est certaine. Pour les brûlures au second  
degré une dizaine de jours suffit, pour les brû-

lures au troisième degré, quinze jours ou trois semaines suffisent lorsque les soins sont donnés immédiatement. Lorsque les soins tardent, il faut plus longtemps, trente à quarante jours, mais ils guérissent tout de même. Cela sera pour eux un puissant réconfort.

Le docteur Henri de Rothschild qui a pris la fabrication de l'ambrine en mains peut en fournir et en fournira partout, nous n'en doutons pas un seul instant. Quant au docteur Barthe il ne demande qu'à aller au front pour apprendre sa méthode à toutes les formations sanitaires. Il n'est pas douteux que cette autorisation lui sera donnée puisque M. Justin Godard, le sous-secrétaire d'Etat au service de santé, qui lui n'est pas un arriéré, a donné des ordres pour qu'on lui donne toutes facilités. Il n'est pas douteux que ses ordres finiront par être exécutés, pour le plus grand bien des braves qui défendent notre Patrie.

En dehors des brûlures, du reste, le docteur Barthe, par son procédé, a réalisé des merveilles pour les pieds gelés, les accidents provenant des acides, et même pour les rhumatismes. Il serait à désirer que partout son procédé soit vulgarisé, mais commençons par le commencement, le plus pressé est le front et c'est là qu'il faut faire vite. *L'Echo des Gourbis* y aidera.

Croyez, mon cher Monsieur, à mes sentiments les plus cordiaux.

NOUVION.

## JEANNE A PAUL

7 Novembre 1906.

Une française qui, au début de la guerre est restée pendant cinq semaines dans une petite ville occupée par les Boches et qu'ils ont été forcés d'abandonner depuis, nous a raconté ce qui suit :

Un jour, je remarquai au doigt d'un soldat boche qui était chez nous, un anneau. Je demandai à cet homme s'il était marié. Il me répondit : non.

Je vis que ma question l'avait embarrassé et je compris qu'il avait dû commettre quelque fripouillerie.

« Alors toi, voleur!... Toi volé Français mort!... », lui dis-je.

A ces mots, le Boche se mit la main devant les yeux, semblant repousser une vision d'horreur, et comme j'insistais : « Oui! toi, voleur!... volé soldat français!... » tout d'un coup, il ôta l'anneau de son doigt, le jeta sur ma table et s'enfuit.

J'ai cet anneau. Il y a à l'intérieur gravé ceci qui peut faire reconnaître celui qui, après avoir été tué, sans doute, près de Morhange, vers le 21 ou le 22 août 1914, a été dépouillé par un lâche ennemi :

*Jeanne à Paul, 7 novembre 1906.*

Je suis prête, nous dit la brave femme après nous avoir montré l'anneau dont elle venait de nous parler, à le remettre à qui il doit appartenir maintenant. Et nous, si par un hasard heureux que nous souhaitons de tout cœur, nous pouvions trouver, grâce à ces lignes, celle ou ceux à qui cet anneau doit maintenant appartenir en effet, nous donnerions tout de suite l'adresse de la bonne française qui a chez elle cette relique.

## UN PEU LA

*Deux Poilus lisant l'Echo des Gourbis.  
— Elle est solidement construite, la France dessinée par Malzac.  
— Tu parles, elle est en tétons armés.*

## CHEZ NOUS

### Citations.

Ont été cités à l'ordre du jour pour faits de guerre :

#### Ordre du Régiment.

25 octobre :

Le sous-lieutenant Vayssières Pierre.

5 novembre :

Les sous-lieutenants Frejaville Charles; Verdès Ludovic; l'adjudant d'Abadie de Barrau; le maréchal des logis Cazottes.

6 novembre :

Le médecin-major de 1<sup>re</sup> classe Battez.

## LES AUTOS A L'ORDRE DU JOUR

Le 19 septembre, la croix de guerre a été remise à la section sanitaire automobile n° 98 qui, « sous le commandement du sous-lieutenant Marchandea, a toujours fait preuve d'un zèle soutenu et d'un grand dévouement dans un secteur exposé.

S'est particulièrement distingué par son courage et son sang-froid le 20 décembre 1915, les 22, 23, 24 février, 15 mars, 19 avril et 20 mai 1916, en assurant le transport de nombreux blessés sous un bombardement violent ».

O. du S. S. du .....<sup>me</sup> Corps d'armée.

Cette citation prouve que nous avons raison de dire, dans un de nos précédents numéros, la part glorieuse que les autos prennent à la guerre. Nous sommes, d'autre part, heureux et fiers de publier cette belle citation, puisqu'elle glorifie des camarades qui, pendant très longtemps ont été avec nous.

## Concours des Auteurs du Front.



La date de clôture du grand concours organisé par le *Carnet de la Semaine* est reportée au 15 novembre.

En raison des difficultés éprouvées par certains concurrents évacués du front, changés de corps, etc., à se procurer exactement les justifications exigées par le règlement primitif, il a été décidé que serait admise comme justification toute pièce établissant que l'on a séjourné au front, même une simple enveloppe de lettre recommandée ou non.

Aux prix importants (plus de 10.000 fr.) qui ont déjà été annoncés, viendront s'en ajouter d'autres nombreux qui ont encore été offerts pour les futurs lauréats du *Carnet de la Semaine*.

Adresser toute correspondance et demandes de renseignements à M. Jean Deyrmon au *Carnet de la Semaine*, 35, rue de Châteaudun, Paris.

De *Face aux Boches* notre bon confrère du Front :

## IL Y A TERRITORIAUX ET TERRITORIAUX

« Sous ce titre, notre confrère, *l'Echo des Gourbis*, s'élève avec force contre l'idée que se font un grand nombre de personnes que les territoriaux sont, en général, placés sinon dans des postes de tout repos, tout au moins dans une zone où les dangers sont des plus réduits. Certaines gravures représentant des prises d'armes pour la remise de décorations ou des travailleurs sur une route avec une légende indiquant que les soldats figurant sont des territoriaux, n'ont pas peu contribué à accréditer cette opinion que seules ou presque seules les troupes de l'active et de la réserve prenaient une part réelle et effective aux combats qui se livrent et étaient exposées à y succomber.

Pour démontrer qu'il n'en est pas ainsi, notre confrère relève, dans les dernières publications officielles, quelques citations de territoriaux, parmi lesquelles nous voyons la 87-D. T. (deux fois citée) puis notre camarade Chapron, mort au champ d'honneur, et il termine son article en demandant, puisque, en vertu d'une circulaire ancienne et célèbre, il n'y a plus ni active ni territoriale, si on ne pourrait pas trouver un nom qui désigne les unités combattantes et les distingue bien des autres.

Nous qui sommes sur le front depuis octobre 1914 et avons jusqu'à maintenant occupé les premières lignes, qui savons par expérience ce qu'ont fait les territoriaux, nous ne pouvons qu'approuver cet article. Il est bien certain que, si un jour la guerre finie, nous établissons, comme c'est notre intention, le Livre d'Or de notre régiment, on pourra voir, par le nombre des braves tués à l'ennemi, des blessés et des citations à l'Ordre du jour, qu'il a, quoique territorial, bien mérité le titre de régiment de combat. Nous ne croyons pas cependant qu'il suffise, par une circulaire, de changer l'épithète ou de donner un nom nouveau.

Le public, très simpliste, en voyant nos hommes de quarante ans, les prendra toujours pour des pères et ne les distinguera pas des hommes de même âge et de même costume qui auront passé les années de campagne à empiercer les routes, à faire les moissonneurs ou les bûcherons.

On avait pensé que l'attribution des chevrons pourrait arriver à différencier les uns des autres, mais nous voyons que justement, au contraire, ceux qui les arborent avec le plus d'ostentation et de fierté sont les hommes qui, par leur situation dans la zone des armées, mais loin de la ligne de feu, ont couru le moins de risques.

A notre avis, ce n'est pas un nom, un ruban ou un galon qu'il faut pour cela, mais un signe caractéristique et distinctif qui ne puisse prêter ni à erreur ni à confusion.

Or, un pas dans ce sens a déjà été fait, peut-être sans le vouloir, et il n'y a qu'à continuer dans cette voie. Chacun sait que depuis longtemps les gendarmes sont habillés comme nous en bleu horizon, et coiffés du casque réglementaire, cependant le premier poilu les reconnaît à un tout petit signe, mais très caractéristique et très visible : la grenade qui sert d'ornement au casque se détache en blanc sur le bleu de la calotte. Pourquoi donc, à ceux qui versent leur sang pour la France, ne donnerait-on pas le même emblème peint en rouge? Ceux-là seuls qui fréquentent la zone des grenades, crapouillots et autres fleurs qui n'éclosent que sur la vraie ligne de feu y auraient droit.

En agissant ainsi il n'y aurait plus de confu-

sion possible à faire et, sous les trois couleurs qui forment le drapeau de la France, on pourrait distinguer le soldat combattant du soldat laboureur.

Donc, la grenade rouge à ceux qui combattent pour la Patrie et versent leur sang pour elle;

La grenade bleue à ceux qui la soignent et l'entretiennent au prix de leurs sueurs;

La blanche à ceux qui, par leur surveillance, assurent sa tranquillité et sa sécurité.

En première ligne, le 24 août 1916,

J. B. »

## Echos et Nouvelles du Front

### Noms nouveaux.

Avant la guerre, les épiceriers et les maisons qui vendaient des comestibles, lorsqu'elles voulaient affirmer une certaine importance, mettaient volontiers en belles lettres au-dessus de leurs devantures *Alimentation*. — Ça faisait bien. Maintenant les villes du front ont trouvé mieux : le mot *Ravitaillement* a remplacé presque partout celui d'*Alimentation*. Il y aurait un beau chapitre à écrire sur l'influence de la guerre dans le vocabulaire commercial de certaines régions. On y verrait des choses étonnantes. Ainsi ce que le marchand prononçait autrefois cinquante centimes; il le prononce aujourd'hui un franc ou un franc cinquante.

### Panam.

Quand le train des permissionnaires arrive près de la gare de l'Est ou de la gare du Nord : « *Panam!... Enfin Panam!... Ce vieux Panam!...* ». La voix heureuse des poilus acclame *Panam!* car *Panam* c'est Paris dans le langage du front. De quel argot faubourien vient ce mot? Le fait est qu'il a fait fortune aux tranchées (il a eu de la veine) et qu'un grand nombre de poilus de Paris et même d'ailleurs n'appellent plus Paris que *Panam*.

### Si...

Parmi les conditions que les boches avaient l'intention d'imposer à l'Angleterre, après avoir *germanisé* la France, en voici une qui ne manque pas d'être stupidement *kolossale* comme ils disent :

« Toutes les femmes des Iles Britanniques âgées de plus de quatorze ans et de moins de trente-cinq seraient de la part des autorités allemandes, l'objet d'un examen physique et, après sélection, un million des mieux constituées seraient envoyées en Allemagne dans des sortes de haras où elles seraient livrées à des officiers allemands en régime de promiscuité et chargées de procurer une population nouvelle aux colonies allemandes ».

Il faut vraiment être boche pour inventer des choses pareilles, et vous imaginez ce qui aurait été réservé aux femmes françaises si ces salauds-là nous avaient battus.

### Définition de l'Embusqué.

Le *Bochofage* a organisé un concours de *La définition de l'Embusqué* qui a obtenu un grand succès. Parmi les réponses qu'il a reçues, il a signalé d'abord celles que, sur son aimable invitation, lui a envoyées l'*Echo des Gourbis* et que voici :

« — L'embusqué, c'est celui qui a peur des bombes mais non de la bombe.

» — L'embusqué, c'est le *plus sot* de la guerre.

» — C'est aussi tout le monde, sauf celui qui parle ».

Merci au *Bochofage*, notre excellent confrère du front.

### Concerts.

Le 131<sup>e</sup> territorial a donné ces temps-ci plusieurs concerts qui ont fort intéressé nos poilus et où se sont fait applaudir nos camarades : Thery, Laville, Lavergne, Boyer, Calmon, Archimbal, Lavayssières, Fourtic, Bonneval et la musique de notre régiment dirigée de main de maître par son sympathique chef, M. Nouyrit.

### Le Café des Ruines.

A G... reconquis, où s'acharna particulièrement la fureur teutonne, faisant de cette petite ville un monceau de ruines, on a construit, avec les matériaux épars des maisons bombardées, un café.

Nos poilus aiment aller dans cette glorieuse maison boire jus et pinard parmi les débris qu'ils ont su relever et faire revivre, de quelle vie intense à certaines heures!... Mais s'ils y chantent un peu fort, parfois, ils font bien. Ils ont au moins le droit d'y chanter victoire, n'est-ce pas?

## QUELQUES MOTS DU POILU

EN ENVOYANT L'ECHO DES GOURBIS A SA FAMILLE ET A SES AMIS

Sur le front, le ..... 1916.



Signature : .....

## CHANSONS

ET

## MONOLOGUES

### DE POILUS

### LES JEUNES FILLES DE FRANCE

A M<sup>lle</sup> Yvonne J. Kahn, présidente-fondatrice de : A nos Braves, La Tirelire de la Jeune Fille.

Air : *C'est un oiseau qui vient de France.*

I

Un matin du Printemps dernier  
Dans un gourbi de la Lorraine,  
Un Poilu tristement pensait  
Qu'il manquait vraiment de marraine,  
Il se disait : c'est infernal,  
Je suis pas vieux, je suis pas moche,  
J'ai démoli des tas de boches;  
A l'arrière on s'en fout pas mal.

Y en a qu'en ont de si jolies  
Qu'envoient lettres et chocolat,  
Fleurs, baisers, même du tabac  
Et moi, bon Dieu, j'en reçois pas :  
Ma marraine c'est *Rosalie*.

II

Rosalie, je le sais très bien  
Est une amie : elle est vaillante.  
Mais quel caractère de chien ;  
Elle est parfois un peu piquante!  
Une française de vingt ans  
Au regard vif, aux lèvres roses,  
Qui vous enverrait de sa prose,  
Ça, c'est piquant bien autrement.

Allons, mon vieux, faut pas t'en faire,  
Te monte pas le bourrichon,  
C'est pas pour toi ça mon colon,  
T'embrasseras ton polochon  
Quand tu reviendras à l'arrière.

III

Mais un jour, le Poilu blagueur  
Reçut une lettre gentille  
« A Nos Braves » et des douceurs,  
Ça venait de « la Jeune fille »,  
La jeune fille de chez nous,  
Cette si bonne et douce amie,  
Et c'étaient ses économies  
Qu'elle envoyait : tous ses gros sous.

« Sachez que pour vous tous on prie,  
Expliquait un petit billet,  
Et tandis que vous vous battez  
Sachez que la France le sait,  
Merci pour nous, pour la Patrie ».

IV

Et puis, c'étaient des mots d'espoir,  
D'admiration, de tendresse,  
Des paroles qui faisaient voir  
Un cœur dans toute sa jeunesse.  
C'était si pur, si spontané,  
Si confiant de foi sublime  
Que ç'eût été vraiment un crime  
De n'en pas sentir la beauté.

« Allons, allons t'as de la chance  
» Dit le Poilu, des pleurs aux yeux,  
» S'il faut mourir tu mourras mieux  
» Car pour marraines t'as, mon vieux :  
» Toutes les fillettes de France! »

C..., 131<sup>e</sup> territorial.

L'imprimeur-gérant : MORISOT.

Bar-le-Duc. — Imp. CONTANT-LAGUERRE.